



CHARLIE WAT

J'AIMERAIS QUAND MÊME TE DIRE

**PRIX
CHARLESTON
POCHE**

SÉLECTION
2026



CHARLIE WAT

J'AIMERAIS QUAND MÊME TE DIRE

Star internationale de la pop, Michael a disparu des radars depuis la mort accidentelle de sa petite amie, Maryline, dont il n'arrive pas à se remettre.

Un soir, en cherchant un peu de sa présence dans ses affaires, il tombe sur un billet d'avion : un aller-retour, à son nom à elle, pour Nice. Le poison du doute s'immisce en lui... Et si Maryline n'était pas celle qu'il pensait ? Fou de douleur et d'incompréhension, il n'a plus qu'une idée en tête : découvrir son secret.

De New York jusqu'aux falaises venteuses d'Écosse en passant par les plages cannoises, Michael entreprend un voyage aussi intime qu'imprévisible, qui va lui offrir bien plus que ce qu'il imaginait...

Portée par la plume sensible et lumineuse de Charlie Wat, une histoire bouleversante sur l'épreuve du deuil, la force de l'amitié et la nécessité de réapprendre à vivre.

Charlie Wat écrit pour illuminer la vie. Depuis *L'Amour à nu*, son premier roman, elle ne cesse de perfectionner sa recette : un cocktail d'amour et d'amitié arrosé d'une dose de bonne humeur, saupoudré d'émotions et pimenté d'un brin de folie. Elle est l'autrice, aux éditions Charleston, de *Une histoire d'amour sans caribou*, *Toujours en été* et *On s'est aimés comme on se quitte*.

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-545-5



9 782385 295455

8,90 euros

Prix TTC France

Rayon :
Littérature française



FABRIQUÉ
EN EUROPE



www.editionscharleston.fr

Charlie Wat

J'AIMERAIS QUAND MÊME
TE DIRE

Roman



© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-545-5
Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.
Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

« Je n'avais pas vu que tu portais des chaînes
À trop vouloir te regarder
j'en oubliais les miennes
On rêvait de Venise et de liberté
J'aimerais quand même te dire
Tout ce que j'ai pu écrire
C'est ton sourire qui me l'a dicté. »

Extrait de *L'Encre de tes yeux*, Francis Cabrel

Les phares transpercent la nuit à toute allure. Grisés par la vitesse, les voyageurs reprennent en chœur le refrain diffusé par les enceintes. Les membres du groupe applaudissent et s'égosillent comme des enfants. Difficile de se calmer après un concert de cette intensité.

Sauf pour Josh : en dépit du bruit et de l'atmosphère survoltée qui règnent dans le bus de la tournée, le batteur dort à poings fermés, la tête posée sur un pull roulé en boule contre la vitre. Un léger ronflement émane de sa bouche entrouverte. Un exploit qu'il arrive à dormir dans ce boucan.

Amusée, Maryline désigne le musicien.

— Comment arrive-t-il à faire ça ?! J'ai l'impression que je ne pourrai plus jamais redescendre !

Michael, le chanteur, approuve d'un hochement de tête.

— C'était un moment complètement dingue...

— Tu as été phénoménal, souffle-t-elle, avant de crier elle aussi, mêlant sa joie à celle des autres voyageurs.

Michael sourit en détaillant la jeune femme : cheveux courts bicolores, bruns à la racine, blond platine sur les pointes ; grands yeux bleus cerclés d'un trait noir qui a un peu coulé ; grain de beauté au-dessus de la lèvre supérieure ; tatouages sur le bras ; débardeur lâche sur les épaules et à la naissance de son décolleté. Elle est si belle.

C'est elle qui a été magique, sans elle et son regard qu'il a senti couler dans son dos pendant qu'il chantait, le concert n'aurait pas été le même. Il s'apprête à lui répondre que c'est elle, uniquement elle, qui lui confère le pouvoir de communiquer avec des milliers de gens... quand un coup de frein le précipite contre le fauteuil devant lui.

Un millième de seconde plus tard, il est ballotté en tous sens, dans un vacarme assourdissant de cris et de crissements des pneus.

Chute d'objets. De corps projetés à gauche, à droite, comme de vulgaires poupées de chiffon. Couché sur le flanc, le car s'immobilise. Le raffut de tôle et de pistons cesse. Le silence tombe, lourd. De faibles gémissements émanent de-ci, de-là.

Sonné, la nuque dans un étau de douleur, Michael tend la main vers la vitre. Ses doigts s'écorchent au contact des aspérités du béton, là où le carreau a explosé.

Il tourne alors la tête.

À côté de lui, Maryline. Regard bleu. Vide.

Il hurle. Quelqu'un crie.

— Ça va ? Hey oh, Michael, tout va bien ?

— Ça va ? Hey oh, Michael, tout va bien...

Michael ouvre les yeux, les doigts crispés sur les draps, le cœur cognant à tout rompre dans sa poitrine.

— Tout va bien, répète avec douceur l'homme au-dessus de lui.

Michael peine à faire la mise au point dans la pénombre environnante. Son regard ahuri, paniqué, sonde le clair-obscur de l'immense pièce. Peu à peu, il reconnaît l'écran géant accroché en face, la forme des deux grands fauteuils en cuir, la table basse en bois précieux, le lustre massif ultra design, le tableau d'art contemporain posé sur l'immense cheminée en marbre, à côté d'une dizaine de Grammy Awards scintillant faiblement à travers le jour que filtrent des rideaux épais.

Les battements de son cœur s'apaisent à mesure qu'il se rend compte qu'il est chez lui, en sécurité.

Il se redresse puis, d'un geste tremblant, essuie la sueur sur son front, avant de passer ses paumes moites sur son visage.

— Ça va mieux ? s'enquiert Darell en lui tendant un verre d'eau.

Muet, Michael saisit le verre, en avale le contenu d'un trait et le repose sans ménagement sur la table de chevet.

— Toujours ce fichu cauchemar, je présume ?

Michael grommelle un « oui » en se recouchant, pendant que Darell ouvre les rideaux.

Alors que les rayons du soleil pénètrent dans la vaste chambre, les gratte-ciel alentour habillent la pièce d'un savant jeu d'ombre et de lumière.

Darell ne se lasse pas de cette vue époustouflante sur New York, l'une des plus belles de la ville, raccord avec le prix faramineux de ce duplex de trois cents mètres carrés. Il se retourne vers Michael et, constatant que le chanteur ne daigne pas bouger, s'arme de son inflexion la plus enjouée :

— Allez, allez, mon petit Michael, il est l'heure ! On a plein de choses prévues aujourd'hui. L'enregistrement de ton interview débute... dans... attends voir...

Le petit homme replet compulse frénétiquement son dossier en remontant ses lunettes rondes sur son nez et s'écrie, d'une voix haut perchée, en battant des mains :

— Ouh là là, c'est dans à peine deux heures ! Hop hop, on se motive ! Le soleil brille, la température extérieure est de vingt degrés et quelques, et avec la tête que t'as, j'aime autant te dire que deux heures, c'est pas du luxe, mon pote. Clara débarque dans cinquante minutes pour le ravalement de façade...

Tout en causant, l'assistant s'est approché à pas de crabe de Michael qui, enroulé dans sa couette, maugrée maintenant des paroles inaudibles. Darell se penche jusqu'à ce que son élégante moustache effleure la couette :

— Quoi ?

Michael consent à sortir son menton des couvertures, juste assez pour s'assurer qu'il n'aura pas besoin de répéter sa réponse :

— Annule.

Darell se décompose. Même les fleurs sur sa chemise hawaïenne semblent se faner de déception.

— Encore ?

— Encore, rétorque Michael en s'engouffrant à nouveau dans sa grotte en plumes d'oie.

L'assistant secoue sa tête ronde, l'air dépité, il accompagne son geste d'un « Ttttt tttt tttt » plein de réprobation.

— Ne fais pas « Ttttt tttt tttt », marmonne Michael du fond de son antre.

L'autre frotte sa chemise bariolée du plat de la main. Ses petites lunettes glissent sur l'arête de son nez.

— Je fais « Ttttt tttt tttt » si j'en ai envie. Et je ferai « Ttttt tttt tttt » jusqu'à ce que tu te reprennes en main. Faire l'autruche n'est pas une solution.

Pas de réponse. Darell lâche alors un soupir et s'assied sur le lit *king size*, près du corps recroquevillé de Michael. Il referme le dossier, le pose sur ses cuisses, en époussette la couverture une seconde, le temps de trouver les mots. Puis il contemple le ciel sans nuages coiffant les toits de Manhattan, histoire de se donner un peu de courage.

— Écoute, Michael, ça fait déjà six mois. Tu sais comme moi que ça ne peut plus durer. Les gens posent des questions, ils risquent de t'oublier, il faut que tu reviennes à la vie. Foutre en l'air ta carrière ne ramènera pas Maryline.

L'assistant se mord aussitôt les lèvres : la délicatesse n'est vraiment pas son fort. Mais Michael doit entendre raison, serait-ce au prix de paroles dures. Combien de magazines titrent que l'ère Michael Wright appartient désormais au passé ? Combien de journalistes planqués sur les terrasses en vis-à-vis se rengorgent en ce moment même à l'idée de prendre une photo volée d'un Michael en mode zombie ? Combien de stars considèrent l'absence de Michael comme l'occasion parfaite de lui voler la vedette ?

Le show-business n'est pas un lac translucide, c'est un océan infesté de requins.

Michael finit par se lever. Sans prononcer un mot.

Pieds nus sur le tapis épais, le chanteur déambule jusqu'à la fenêtre où il suit le ballet de deux hirondelles sur le toit de l'immeuble en face, avant d'aller s'enfermer dans la salle de bains.

Vide, le regard de Maryline.

Vide, le sens de tout ça, de ce jacuzzi gigantesque, de cette douche à l'italienne, de ce marbre de Carrare, des agents de sécurité devant son appartement en permanence, des cris hystériques des fans en délire, des milliers de bras qui se tendent sur son passage quand lui n'aspire qu'à ceux de Maryline.

Vide.

Michael observe son reflet dans le miroir. Mal rasé. Cerné. Pas coiffé. Des mèches enneigées ont emménagé dans la crinière de jais que la jeune femme s'est tant de fois amusée à décoiffer. Les médicaments qu'il ingurgite, tantôt pour dormir, tantôt pour trouver la force d'ouvrir les paupières, ont bouffi ses traits. Son corps s'est empâté.

Difficile de retrouver dans cet homme diminué la star internationale qui a enflammé les plus grandes scènes. Le chagrin a tout confisqué, Michael n'est plus qu'un fantôme. Le pire, c'est qu'il s'en fiche : depuis l'accident et la perte de la femme de sa vie, la vie glisse sur lui comme le vent sur une flaque.

Michael ouvre le robinet et s'asperge le visage d'un grand jet d'eau froide, pendant que, derrière la porte, tintinnabule la sonnerie du téléphone de Darell. Vingt secondes de *YMCA*, des Village People. De la gaieté, de l'entrain, comme un cheveu sur la soupe.

La minute suivante, Darell toque à la porte de la salle de bains :

— Pardon, Mike, je sais que ce n'est pas le moment, mais Marc insiste pour te voir.

Michael ferme le robinet.

— Dis-lui que je ne suis pas là.

— Il est dans le salon.

— Tu n’as qu’à lui expliquer que je suis malade, grommelle Michael en réapparaissant dans la chambre.

— En fait, il...

Trop tard. Marc, le producteur, est devant lui, sourire fendu sur de petites dents blanches.

— Bonjour, Michael, il faut qu’on parle.

L’homme est, comme à son habitude, vêtu d’un jean et d’une chemise cintrée. Impeccable, des pieds à la tête.

— Je m’assieds, tu permets ?

Michael ne permet pas, mais Marc s’en contrefiche. Sans attendre l’autorisation, le producteur s’installe sur l’un des fauteuils, pendant que, dans son dos, Darell esquisse de grands gestes impuissants et désolés.

— Je ne crois pas que nous ayons rendez-vous... ronchonne Michael.

— Ce n’est pourtant pas faute d’insister auprès de ton assistant.

Marc pivote alors vers Darell et lui décoche une œillade assassine. Celui-ci stoppe aussitôt ses gesticulations pour arborer un air de déférence accompagné d’un sourire obséquieux, comme un enfant pris en flagrant délit de vol de bonbons.

— Tu es chez moi ici, rappelle Michael.

Le producteur secoue la tête d’un air faussement dépité et croise les jambes.

— Ah, Michael, Michael, Michael... mon petit Michael... Si j’en crois le montant de ce que tu me dois, je suis presque chez moi finalement...

Derrière lui, Darell a repris sa pantomime, singeant un pendu ; contorsions et langue sortie sont de mise, histoire de détendre l’ambiance.

Irrésistiblement attiré par les pitreries de son assistant, le regard de Michael dévie, tandis que le producteur,

pas dupe, souffle en passant une main frénétique dans ses nouveaux implants capillaires grisâtres. Las, il jette un œil à son énorme montre et décroise les pieds.

— Alors voilà, commence le quinquagénaire. Soit tu reprends les concerts là où tu les as arrêtés après l'accident, soit je t'assigne en justice pour non-respect des conditions de notre contrat.

— C'est plus compliqué que...

— Au contraire, Michael, les choses sont on ne peut plus simples. On a signé un contrat, je respecte ma partie, tu respectes la tienne. J'ai été patient, mais là, c'est terminé. Je ne sais pas si tu te rends compte, mais on parle de millions de dollars. Ta petite dépression va finir par me mettre sur la paille.

Michael baisse la tête et s'efforce de concentrer son attention sur les chaussures parfaitement cirées de Marc.

— Je sais ce que tu traverses, poursuit l'homme d'affaires en affectant soudain l'empathie. Perdre une musicienne dans ces conditions, c'est compliqué, certes. Mais enfin, entre nous, des bassistes, c'est pas ce qui manque, la Terre ne va pas s'arrêter de tourner, une audition et c'est réglé.

Michael déglutit pendant que son vis-à-vis continue sa litanie.

— Oui, oui, je n'oublie pas que tu as eu une histoire avec cette fille, mais quoi, ce n'est rien qu'une fille et une petite amourette qui a duré, quoi, trois mois, à peine ?

Neuf mois, dix-neuf jours et dix-huit heures, songe Michael en serrant, malgré lui, son poing droit.

— Admettons que tu aies un petit pincement, bon, c'est pas mal, ça favorise la création, ajoute le producteur en se relevant et en posant une main paternelle sur

l'épaule de son protégé. Mais, bon sang, vous n'étiez pas mariés ! Vous n'aviez pas d'enfant ! Vous n'aviez rien construit à ce que je sache ! Tu réalises que tu fous en l'air ta carrière pour une nana que tu connaissais à peine ? Profite, mon vieux ! Des filles, il y en a des centaines qui tueraient pour toi ! Il te suffit de claquer des doigts et tu as cent Maryline qui te pleuvent littéralement dessus. T'es une star, bon Dieu ! Tu sais ce que ça signifie ?

Le poing de Michael s'abat subitement sur le museau du producteur. Celui-ci valdingue en lâchant un cri d'animal surpris.

Interdit, les fesses par terre, Marc tamponne son nez, d'où s'échappe un épais filet carmin. Du sang macule sa main et le haut de sa chemise. Il renifle, mi-abasourdi, mi-furieux.

— Tu vas le regretter, menace-t-il d'une voix nasillarde en titubant vers la sortie. Mes avocats sont déjà sur le coup.

Au moment de passer la porte, il dégaine son index sanguinolent.

— Y a des milliers de types qui voudraient être à ta place. Y a rien de plus fragile qu'une carrière. Ne l'oublie jamais ! C'est ta dernière chance, ajoute-t-il cependant, juste avant de sortir.

Michael frotte ses phalanges endolories en se laissant choir sur l'un des fauteuils.

— Eh ben, tu l'as pas raté, note Darell après que l'écho des pas énervés de Marc s'est estompé. Je crois que question délicatesse, j'ai trouvé mon maître. Ça ne t'aurait pas donné un peu faim, tout ça ?

— C'est terminé, lâche Michael, les yeux dans le vague, en se massant la main.

— Qu'est-ce que tu me racontes encore ?

— Je n'ai plus rien à donner, Darell, je ne suis plus capable de chanter, j'ai perdu la musique. Je suis désolé.

2

Après une journée aussi morne et improductive que les précédentes, le soir est revenu, inexorable.

Aucune lampe n'est allumée. Seules les lumières de la ville empêchent l'obscurité d'engloutir l'appartement gigantesque. Des veines colorées se reflètent sur la grande baie vitrée et courent sur le visage du chanteur, habillé d'un tee-shirt blanc ample et d'un pantalon de jogging gris. Puisque Michael sort peu, il s'habille de moins en moins.

Du haut de son quarantième étage, il promène son regard sur les voitures dont les carrosseries luisent sous les néons. Les véhicules sont minuscules et les passants ne sont que des taches sur le bitume. Au loin, l'éclairage intermittent d'un avion abîme le ciel.

Une insondable solitude l'étreint. Le manque d'elle est vertigineux.

Il se traîne jusqu'au piano. Un magnifique piano à queue blanc, l'un des achats effectués avec ses premiers cachets. C'est ici, dans le noir, avec vue sur le flamboyant

New York nocturne et la lune blanche, qu'il a composé ses plus célèbres chansons.

Des ballades qui parlaient d'amour fou, d'amour impossible, d'amour toujours. Mais aussi des musiques entraînantes, faites pour danser, pour ajouter sa vibration aux vibrations du monde.

Terminé, tout ça.

Il ouvre le couvercle, appuie sur trois touches à l'aide de ses doigts meurtris, un *sol*, un *si*, un *la*.

Essaie de convoquer des images de bonheur, susceptibles d'inspirer une mélodie.

En vain : les grands yeux sans vie de Maryline envahissent ses souvenirs. Il n'avait jamais été aussi amoureux ; il n'aimera jamais plus.

Abattu, il laisse l'instrument et se dirige vers la guitare dont il gratte les cordes sans conviction. Allume l'immense télévision en se coulant sur son canapé. Zappe mollement d'un programme à l'autre. Se force à rire devant une émission stupide. Sanglote, parce qu'il est seul et qu'il peut laisser libre cours à ses larmes.

Six mois que l'absence de la jeune femme prend toute la place. Six mois qu'il est en chute libre.

Six mois que la musique, qui l'a tant de fois sauvé, ne lui est plus d'aucun secours.

Il a besoin de Maryline. Maintenant.

Il avance vers son dressing, où les vêtements qu'il ne porte plus prennent la poussière. Il pousse ses chemises au bout de la tringle afin de dégager l'accès au coffre-fort qu'il a fait installer des années auparavant, à l'insu de tous.

À l'époque, il n'avait pas d'autre ambition que celle d'assouvir un désir de gosse, d'avoir un endroit où cacher des trésors.

Mais, à la mort de Maryline, le coffre-fort a trouvé une utilisation évidente : y entreposer les affaires que la jeune femme a laissées chez lui et empêcher quiconque de souiller les vestiges de leur histoire. Vu le nombre de personnes qui se croient autorisées à aller et venir chez lui, l'intimité ne peut se conserver que sous clé.

Le prix de la célébrité, songe Michael, amer, en composant le code.

Le cadran digital émet deux bips suivis d'un cliquetis. Michael inspire. L'odeur poudrée du parfum de Maryline est intacte. À l'intérieur du coffre, un gros carton déformé. Il y plonge les mains. En extirpe un à un les vêtements qu'il contient : un débardeur kaki, un pantalon large noir, des sous-vêtements, une veste en jean.

Il sent Maryline près de lui. Il hésite, écartelé entre l'envie de continuer à s'enivrer éperdument de son parfum et la crainte que l'odeur, laissée trop longtemps à l'air libre, ne s'envole à jamais.

Le chanteur se laisse glisser contre le mur, une larme sur la joue. Puis il plonge dans les tissus en murmurant des guirlandes de « pardon » entrecoupées de pleurs.

Sa main caresse à présent les vêtements, à la recherche des courbes de Maryline. Il lui semble entendre sa voix, son charmant accent écossais dont il se moquait gentiment. Il donnerait tout pour l'entendre de nouveau. Lui a-t-elle déjà manqué plus fort que ce soir ? C'est toujours pareil, chaque nuit lui donne l'impression d'un vide plus abyssal que celui de la veille. Le temps a beau passer, il n'arrange rien à l'affaire : Michael plonge dans un puits de chagrin sans fond.

Ainsi se poursuit la nuit, apathique, douloureusement semblable à la précédente. Jusqu'à ce que ses

doigts rencontrent une forme insolite. Il y a quelque chose dans la poche de la veste en jean, quelque chose qu'il n'a jamais remarquée.

Surpris, il essuie ses larmes du dos de la main droite, tandis que, de la gauche, il déboutonne la poche. Il se ravise tout de suite, l'idée de fouiller dans les affaires de Maryline ne lui plaît pas.

La curiosité finit pourtant par l'emporter. Alors, le cœur battant, le sentiment désagréable de trahir Maryline chevillé au corps malgré tout, il se résout à ouvrir la poche. D'où il extrait une carte d'embarquement.

Au nom de Maryline Campbell. Pour Nice.

À la date du 19 août dernier.

Il ne se rappelle pas qu'elle était partie en France. Aurait-il oublié ? Le 19 août. Où était-il, lui, le 19 août ?

Une intuition désagréable lui comprime l'estomac.

Il monte quatre à quatre les marches menant à sa chambre, récupère son téléphone portable abandonné dans un coin depuis des lustres, l'allume et, sans se préoccuper des centaines de notifications qui carillonnent, recherche le numéro de son assistant dans le répertoire.

— Mmh ? marmonne la voix ensommeillée de Darell.

— C'est moi.

Il peut presque entendre le corps de Darell se déplier à l'autre bout de la ligne.

— Hey ! Michael, mon pote, mon boss, mon ami, mon étoile filante. Dis-moi que tu viens de composer une nouvelle mélodie et que tu ne pouvais pas attendre demain matin pour avoir mon avis !

— Non, c'est... pour... Tu peux regarder dans l'agenda ce qu'on a fait le 19 août ?

— À deux heures et quart du matin ? Tu sais que tu files un mauvais coton avec tes caprices de diva...

Dis donc en parlant de diva, tu étais au courant que Mariah Carey ne jure plus que par les cheese-cakes au lait d'ânesse ? Je devrais peut-être essayer, il paraît que c'est merveilleux pour la peau. Toi aussi, d'ailleurs. Enfin, je dis ça, je ne dis rien.

— Darell, s'il te plaît... Fais ça pour moi.

— Oui bon, je fais ça pour toi. Et pour l'énorme chèque que tu me fais tous les mois, hein, on va pas se mentir.

Michael lève les yeux au ciel.

— Pardon chéri, tu permets ? J'ai une urgence, l'entend-il chuchoter à une personne sûrement occupée à dormir près de lui.

Michael arque un sourcil.

— Je te dérange, là ?

— Naaannn, penses-tu, à cette heure... Figure-toi que j'ai rencontré une adorable petite chose ce soir, qui s'appelle... qui s'appelle... Attends, ça va me revenir... En fait non, ça me revient pas... Enfin bref, il a des yeux... et des biceps... et un torse, ouh là là... et des fesses...

— Je crois que j'ai saisi, merci.

— Ce que tu peux être coincé parfois, soupire Darell pendant que cliquent les touches de son ordinateur. Alors, écoute, le 19 août au matin, tu avais rendez-vous avec un journaliste pour évoquer la tournée et la retransmission en direct à la télévision du concert du stade de Dallas.

À ces mots, la gorge de Michael se noue. Le concert de Dallas. Le dernier avant l'accident.

— Michael, toujours là ?

— Oui, je t'écoute.

— Mince, j'espérais que tu te sois endormi pour que je puisse finir ma nuit auprès d'Apollon.

Michael sourit malgré lui. Difficile de résister à l'humour de Darell.

— Désolé de te décevoir.

— C'est pas la première fois. Enfin bref, tu as ensuite déjeuné avec Maryline. Et, en début de soirée, tu as enregistré l'émission du *Ellen DeGeneres Show*. Record d'audience, au passage.

— ...

— Ça y est, tu dors ?

— Toujours pas, mais je te jure que je fais mon possible.

— Est-ce que tu vas m'expliquer pourquoi cette date justifie que tu bousilles ma nuit d'amour ? Bon, entre nous, Apollon ronfle très très fort et j'ai un mal de chien à roupiller.

Michael se souvient de ce jour-là, de ce déjeuner avec Maryline, dissimulé derrière ses sempiternelles casquette et lunettes noires. Elle lui a annoncé qu'elle était désolée, qu'elle ne pourrait pas l'accompagner sur le *Ellen DeGeneres Show* comme prévu, qu'elle devait retrouver son père en Écosse de toute urgence, qu'il souffrait de problèmes de santé, qu'il allait falloir la remplacer sur ce coup-là.

Pas un seul instant, Maryline n'a évoqué la France.

Les paroles que Marc a prononcées un peu plus tôt résonnent alors dans le crâne de Michael, offrant un écho ironique à la carte d'embarquement qu'il a sous les yeux.

« Une nana que tu connaissais à peine. »

Qu'est-elle allée faire là-bas ? Et, surtout, pourquoi ce mensonge ?

Le billet d'avion se froisse sous ses doigts nerveux. Au dos du carton, des mots inscrits à la va-vite au crayon à papier attirent son attention.

— Je te rappelle, Darell.

— Quoi ?! C'est tout ?! Tu plaisant...

Michael raccroche, un goût âcre de trahison dans la bouche.

« Une nana que tu connaissais à peine. »

Michael n'a pas fermé l'œil de la nuit. Allongé sur le canapé, les yeux rivés au plafond, ou parcourant les disques d'or ou de diamant accrochés aux murs, il lutte depuis des heures contre son envie de savoir. Après tout, Maryline ne lui appartient pas, son existence est un sanctuaire qu'il n'a pas le droit de violer.

« Une nana que tu connaissais à peine. »

Mais ils s'aimaient ; du moins, c'est ce qu'ils se sont dit.

Comment cohabiter avec ce doute qui s'insinue comme un poison ? Comment survivre quand tout ce qui lui reste de Maryline se trouve entaché de soupçon ?

« Une nana que tu connaissais à peine. »

Comprendre revêt maintenant la forme d'une obsession.

Alors, tandis que les premières lueurs de l'aube traversent son appartement, tandis qu'en bas, les réverbères s'éteignent, que les embouteillages commencent

à enfler, que le serveur du Starbucks situé à l'angle du boulevard remonte le rideau métallique et prépare les cafés à sa clientèle avant l'ouverture des bureaux, le chanteur se résigne à consulter son ordinateur portable.

« Une nana que tu connaissais à peine. »

Dans la barre de recherche Google, il pianote l'adresse qu'il croit déchiffrer au dos de la carte d'embarquement. S'y reprend à plusieurs fois parce que les mots, presque effacés dans les plis, sont devenus quasi illisibles. 19, rue Panisse, Cannes.

Internet mouline. C'est rapide, ça lui semble toute-fois durer une éternité.

Devant la façade murée de l'immeuble ancien que Google lui montre, l'espoir que Michael a placé dans cette recherche s'effrite. Impossible de tirer de cette devanture délabrée la moindre conclusion.

Il faut pourtant qu'il sache ; le doute a le goût de l'enfer.

— Allô ? Darell ?

— Michael, je t'aime fort, mon chat, mais là, tu exagères.

— Tu veux me faire plaisir ?

— Si tu as l'intention de te transformer en Beyoncé et de me demander d'aller te chercher de la confiture abricot-verveine à six heures et demie du matin, tu te fourres le doigt là où je pense.

— Est-ce que tu as envie d'un voyage ?

— Tu plaisantes, j'espère ?! La question est : est-ce que TOI, tu aurais envie de partir en voyage ?

— Il faut qu'on aille à Cannes.

— Tu te reconvertis dans le cinéma ?

— Je t'expliquerai.

— J'y compte bien. Maintenant ?

— Non, plus tard. Pas avant d'être sûr.

— Tu me crois si je te dis que j'ai de toute façon renoncé à comprendre tes frasques, tes envies et tes lubies, depuis le temps que je bosse pour toi ?

— Pas une seconde.

— Un point pour toi. Allez, fais-moi rêver : c'est pour quand ce voyage de folie ?

— Tout de suite ! Tu flanques tes plus belles chemises à fleurs dans un sac et tu viens chez moi.

— Et donc tu comptes sur ton assistant préféré pour nous trouver une place sur le prochain vol ?

— Tu préfères que je m'en occupe ?

— Tu doutes de mes compétences ?

— Ça m'arrive.

— Ton honnêteté t'honore, mon flan à la vanille. N'empêche, vous les stars, vous avez quand même un sacré pète au casque. Il y a cinq heures, tu étais presque dans le coma, et maintenant, tu nous fais faire la tournée des grands-ducs sur la Côte d'Azur. T'avoueras, hein...

— Ah, une dernière chose : on se balade incognito, pas de garde du corps.

— Ouh, voilà qui m'excite. Ceci dit, tu sais que ça me file des angoisses quand il n'y a pas de garde du corps...

Michael perçoit, à l'autre bout de la ligne, le bruit caractéristique que Darell émet lorsqu'il inhale sa Ventoline. Il s'efforce de rassurer son assistant :

— Tout va bien se passer. On va gérer.

— « On », « on »... Tu veux dire que JE vais gérer.

— Et tu vas t'en sortir comme un chef.

En dépit de l'angoisse diffuse qui lui grignote le cœur, Michael ne peut s'empêcher de sourire. Sans Darell, sans son ami d'enfance complètement farfelu, sans ses vêtements excentriques, sa moustache de

dandy qu'il roule entre les doigts dès qu'il réfléchit, ses lunettes rondes dont il accorde chaque jour la monture à sa tenue, il serait perdu. Peut-être déjà mort de chagrin, qui sait ? Il arrive souvent que les cœurs meurtris cessent de battre.

4

Une heure plus tard, Michael est dans l'ascenseur, en train de réajuster son bonnet devant le grand miroir, au son des *Quatre Saisons* de Vivaldi que les enceintes de la cabine crachouillent en continu. Après s'être assuré qu'aucun cheveu ne dépasse, il chausse ses lunettes noires, celles aux verres opaques. Il relève ensuite son col et sa capuche, puis s'entoure le cou de son écharpe de manière que son menton en dépasse à peine. La célébrité l'oblige à la discrétion. Il doit être méconnaissable.

Michael est l'une des stars les plus en vue du moment. Une notoriété dont il s'est accoutumé bon an mal an, sans la rechercher vraiment, comme un effet secondaire et obligatoire d'une vie consacrée à la musique.

Il a su très tôt qu'il vouerait son existence à son art. Lui qui ne sait s'exprimer qu'en musique aurait été muet sans elle. Longtemps, elle a été sa seule vraie compagne. Mais quand Maryline a surgi dans sa vie, il a compris qu'il n'avait jamais chanté et composé que